

Jal
bre

RENÉ FALLET
JOURNAL
DE 5 À 7
Inédit



ÉQUATEURS



JOURNAL

de 5 à 7

René Fallet

JOURNAL

de 5 à 7

1962-1983

Édition présentée par Philibert Humm

ÉQUATEURS

ISBN 978-2-38284-129-7.

Dépôt légal : octobre 2021.

© Éditions des Équateurs / Humensis, 2021.
170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris.

contact@editionsdesequateurs.fr
www.editionsdesequateurs.fr

RENÉ FALLET NE PRATIQUE PAS LE YOGA

Au temps où nous n'étions pas encore très civilisés, il y a cinquante ou soixante ans de cela, les hommes avaient des *gueules*. Au cinéma par exemple, on trouvait des seconds rôles à la figure calibrée comme une pomme de fin de marché : un peu fripée, pas belle à voir mais goûteuse sur le retour. Ces acteurs-là n'avaient pas la technique des premiers prix du Conservatoire mais toujours ils crevaient l'écran. Je pense à Noël Roquevert, à Paul Crauchet, à Jacques Dufilho et même, allez, à Paul Préboist, mort vierge, et enterré au cimetière de Couilly-Pont-aux-Dames... C'était ça aussi le cinéma de Papa : des comédiens dont le grand public ne connaissait pas le nom mais retenait le visage d'un film l'autre. Cet emploi-là, dirait-on, n'existe plus. Il ne pousse plus d'André Pousse sous nos latitudes. On a coulé une belle dalle par-dessus. Ça fait plus propre.

En librairie même coup de polish. Nos écrivains contemporains ont le fâcheux travers de se ressembler tous. On dirait qu'ils sortent de la même école, du même moule. Pas un ne détonne ou fait la grimace. Ils conjuguent l'air du temps dans des romans à thèse. Ce sont des artistes engagés.

Question désengagement et singularité, René Fallet, lui, se plaçait. Natif de Villeneuve-Saint-Georges, banlieue riante comme un préfet de police, ce jeune homme a poussé comme il a pu. Pas très droit, peut-être, mais vigoureusement. À dix ans Fallet écrit ses premiers poèmes, à dix-huit il rencontre Cendrars et, à vingt, le succès. *Banlieue Sud-Est*, chronique d'une jeunesse sous l'Occupe, s'écoule à 25 000 exemplaires. Nous sommes en 1947. « *Voilà un train de banlieue qui défoncerait plutôt*

les butoirs du conformisme, écrit Robert Treno, dans le *Canard*.
Un train fou qu'on aura du mal à diriger sur une voie de garage. »

Treno voit clair, le train ne décélérera pas de sitôt. Fallet carbure, il a du jus, du talent, de la niaque, ses livres se succèdent, des prix le couronnent et les producteurs sortent le carnet de chèques. À raison d'une à trois livraisons l'an, l'écrivain Fallet fait œuvre. Mieux qu'une gueule, il possède une voix. Une voix bien à lui, gouailleuse, affranchie, poétique, une voix traînante « *comme si elle avait oublié quelque chose derrière elle* ». « *Le charme de cet écrivain ne tient pas pour l'essentiel à une façon de parler, écrit Mauriac dans Le Figaro, mais à une façon d'être.* »

Cette façon d'être, Fallet l'a trouvée dans la rue. Fils de cheminot, petit-fils de paysans bourbonnais, il a l'audace de ceux qui naissent avec une cuiller en bois dans la bouche. Anarchiste « *tendance essuie-glace* », un drapeau noir flotte sur sa machine à écrire, une vieille Olivetti rouge. Parce qu'il semble moins soucieux des tourments de la duchesse que des affres de la petite vendeuse d'Uniprix, les critiques le cataloguent « *écrivain populiste* ». À l'époque, « *populiste* » n'est pas une insulte mais les catalogues, hormis celui de la Manu, Fallet n'aime pas bien ça. « *Serai-je toute ma vie le chantre des pieds sales et des gueules de con?* » Ce chat sauvage ne se laisse pas mettre en case. Les étiquettes? Bonnes pour les fromages...

Alors Fallet vire de bord. Plutôt, il tire des bords. Un coup ses romans font se tenir les côtes, un coup ils vous décrochent le palpitant. Peu d'écrivains ont su comme lui jouer les deux tableaux, tremper successivement la plume dans l'eau de rose et le beaujolais. Sa phrase coule comme l'eau vive, remonte le courant, fraye en eaux troubles... Voici de la littérature qui tient au corps et parfume jusqu'au trognon. Avec Fallet, c'est simple, on ne s'ennuie jamais. « *Je m'emmerderais trop à emmerder les autres* », écrit-il dans son Journal. Moins cérébral qu'instinctif, le « *prolo libertaire* » ne se rangera pas du côté des raseurs. « *Je suis un écrivain mineur. Les écrivains mineurs ne se prennent pas au sérieux et donnent un mauvais exemple aux gens sérieux qui, à leur tour, ne les prennent pas au sérieux.* »

Avec le Tour de France et la pêche à l'ablette, il y a une chose que Fallet prend au sérieux, et même très au sérieux: la bagatelle. Fidèle à lui-même jusque dans ses infidélités, il

met dès qu'il le peut son cœur en vrac. « *Mon aventure à moi, ce n'est pas le voyage ni la fortune ni le danger, c'est l'amour. J'y ai passé ma vie. [...] Je suis né pour ouvrir les bras.* » Nenette, Janou, Yolande, Else, Christine, Simone, Mouche, Marthe, Cerise... On dirait que Fallet s'enjuponne pour mieux s'ouvrir les veines. L'écrivain fait son beurre de ses malheurs. À toutes ces dames, à toutes leurs larmes, le lectorat reconnaissant.

« *Mes chagrins d'amour ne m'ont pas donné le goût de l'eau* », confie-t-il à Jean-Paul Liégeois. En trente-cinq années de carrière, Fallet s'est en effet taillé une belle réputation dans l'alcoolisme. Mais il n'est pas le seul. Ses copains non plus n'étaient pas très portés sur la Salvetat. Ses copains, parlons-en. Les amis, dit Fallet, les amis véritables, cela doit pouvoir se compter sur les doigts d'une main. « *... Après réflexion, pour ne pas être bêtement restrictif, mettons sur les doigts de deux mains. Je ne suis pas manchot en amitié.* » Le premier d'entre eux – parce que sétois, parce que c'est lui – pointe le bout de sa pipe à chaque page de ce journal. Georges Brassens a l'amitié pudique. Un jour à la radio, il déclare : « *Fallet est non seulement un grand écrivain mais un bel écrivain.* » Puis il ajoute : « *Mais quel emmerdeur...* »

La première fois que je rencontrai Fallet, il était mort depuis trente ans. Je venais d'en avoir dix-huit. C'est un bouquiniste des bords de Saône qui nous a présentés. On s'est tout de suite bien entendu. Pour un mort, je lui trouvais beaucoup de savoir-vivre. Pas le savoir-vivre de madame la baronne qui vous apprend comment tenir un couteau à poisson, non : le savoir-vivre à fond les ballons, fenêtres ouvertes et sans ceinture. Le savoir-vivre à pleins poumons. Le savoir-vivre comme on ne vit plus. Fallet a bouffé, baisé, fumé comme ce n'est pas permis. À 55 ans, on lui a présenté l'addition. Angine de poitrine, merci bonsoir. Il a payé et s'est levé de table. On ne l'a plus revu.

Aujourd'hui nous sommes quelques-uns à le regretter. Pas de quoi monter un championnat de tripléte mais ça viendra. On se refile ses bouquins sous le manteau, comme du saucisson sous l'Occupation. Plus il est mort et plus il nous revigore. Son journal comme son œuvre regorge de coups de sang, de coups de chaud, de coups d'amour et de coups dans le nez. Sa façon de tirer la langue à tout ce qui porte un uniforme ou s'appelle Paul Claudel nous regonfle en cinq sec. Fallet chérit l'indépen-

dance d'esprit, vante l'impertinence et le menu plaisir. Il est un antidote à l'époque *Prenez-soin-de-vous*. Cet homme s'esquinte à son rythme, il a l'indignation joyeuse et le canon de rouge pour toute artillerie. René Fallet ne pratique pas le yoga.

Aucun doute il est de chez nous, il est comme nous, c'est un Français. Peut-être le plus français d'entre nos écrivains français. Une Marianne à lui tout seul, en moins frigide, avec du poil aux pattes et sous le nez. Voilà qui aurait de l'allure dans les mairies, un buste de Fallet. Je lance la pétition. Et, à toutes fins utiles, j'ajoute que Claudel est un con.

Philibert Humm.

Ce journal inédit couvre les années 1962-1983.

Certains passages utilisés dans les romans d'amour L'Angevine et L'Amour baroque n'ont pas été reproduits ici. Les coupes sont signalées dans le texte.

« Après tout, dans un Journal, il y a du bon et du moins bon. Même les passages scabreux que j'avais laissés de côté, je les ai écrits. Ils ont fait partie de ma vie à cette époque. »

Paul Léautaud.

1962

Du boulevard Richard-Lenoir.

J'ai vécu là, au 130, et au sixième étage, dans une chambre de bonne, sans eau ni gaz de ville, les sept belles années de mon adolescence (1949-1956). J'ai depuis déménagé. J'habite une peau d'homme, qui pèle comme celle du python. Je trie les notes que j'écrivais en ce temps-là au lit. J'en jette. Je garde celles-ci :

(Écrit en 1950)

28 janvier.

— Si l'occasion se présentait à vous de tromper un copain, que feriez-vous ?

— Je lui trouverais bien des défauts.

Merci d'être Vénus.

3 février.

Il y a une pluie sale sur les pavés de bois et sur les cœurs, pliés en deux pour éviter les gouttes. Au métro Franklin-Roosevelt, je lisais le désespoir dans les yeux des marchandes de violettes. Il faut dire, à la décharge du ciel, qu'elles ne vendaient pas encore de violettes. Mais c'était tout comme, et...

Vous ne pouvez savoir ce que je donnerais pour être amoureux avec la même béatitude idiote qu'en 1944 (dix-sept ans) et la même innocence.

9 février.

Qui sait choisir comme moi un camembert sur le marché du Richard-Lenoir ?

12 février.

Extrait du *Dictionnaire de la gendarmerie* par Cochet de Savigny, chef d'escadron et officier de la Légion d'honneur, édition de 1883 : « Il y a lieu à l'application des peines portées par l'article 330 du Code pénal contre deux individus trouvés, même pendant la nuit, en copulation charnelle dans la rue.

« L'action de relever jusqu'à la ceinture les vêtements d'une jeune fille constituée, quel qu'en ait été le motif, le crime d'attentat à la pudeur. »

15 février.

Au métro Trocadéro, un type assez minable d'aspect s'adresse à la bonne femme du kiosque à journaux :

- Vous n'auriez pas de vieux journaux, la petite mère ?
- Pour quoi faire ?
- Pour coucher dessus.

11 mars.

Rêve. Je me promène dans Paris. Je jette un coup d'œil à l'intérieur d'un couloir. Au fond de ce couloir passent des trains. Intrigué, j'interroge un quidam.

- Ça, me répond-il, mais c'est la gare du MORT.

15 mars.

Délirant, je crie devant la fenêtre :

- Ah, les remorqueurs ! Les remorqueurs !
- Elle, placide :
- C'est la saison.

7 décembre.

Amoureux de la voix de Dany Dauberson, lesbienne et chanteuse. Je m'en masturbe la cervelle jusqu'en janvier. Écrit à ce propos les poèmes de Carroll's¹. J'ai vingt-trois ans.

24 décembre.

Présence des couleurs et de leurs formes. Tenir du rouge, palper du blanc, flatter du vert. Leurs différences de fourrure et de goût sous les doigts.

(Écrit en 1951)

Janvier.

Départ de l'histoire Yolande W. Trois ans. Tout est en raccourci dans mon roman *Les Pas perdus*.

Y: 1951-52-53.

Y, fourche qui m'a jeté sur le fumier.

Cette rivière, couleur de la violette et modeste comme elle, ne s'en rendait pas moins jusqu'à la mer.

— Je vous dois le respect.

— Devez-moi plutôt de l'argent.

Selon l'astrologie, le lion gouverne le flanc et le cœur. Le taureau, les jambes et les cuisses.

À Thionne (Allier). Pierre Grand a mal aux reins. Il dit :

— J'ai mal derrière le ventre.

Connu Georges Brassens en mai 1953.

1. *Carroll's* (Seghers-Poésie, 1951). Poésies rassemblées dans le recueil *Chromatiques* (Mercure de France, 1973).

(Écrit en 1954)

10 novembre.

Pourquoi cette lassitude dans ma voix? Georges me dit :

— Tiens-toi droit.

13 novembre.

L'intimité que j'eus avec Yolande m'apparaît, la béatification de l'absence aidant, comme une fort étrange familiarité.

(Écrit en 1949)

Traversé deux fois la Seine à la nage. Bon entraînement pour l'Achéron.

— Tu sens bon.

— C'est parce que je t'aime.

(Écrit en 1954)

15 novembre.

— Au dodo, bon Dieu de bordel de bon Dieu! hurle mon voisin à l'adresse de sa tribu de gosses.

De l'autre côté du mur, une fourmilière. Du mien, solitude absolue. J'ai choisi ce versant du mur.

17 novembre.

Pas de lamentations. D'après l'opinion publique, il est déjà dur d'être un homme. Ne demandons pas que cela se fasse en un jour, rien ne presse.

25 novembre.

Avoir vingt-sept ans à mon âge!

Tout cela n'est pas vivre. Je le sais de source officielle, puisque cela m'est déjà arrivé de vivre!

FILMOGRAPHIE

- Porte des Lilas* (d'après *La Grande Ceinture*). Réalisé par René Clair. Avec Pierre Brasseur, Georges Brassens, Raymond Bussières. 1957.
- Le Triporteur*. Réalisé par Jack Pinoteau. Avec Darry Cowl. 1958.
- Les Vieux de la vieille*. Réalisé par Gilles Grangier. Avec Jean Gabin, Pierre Fresnay, Noël-Noël. 1960.
- Les Pas perdus*. Réalisé par Jacques Robin. Avec Michèle Morgan et Jean-Louis Trintignant. 1964.
- Paris au mois d'août*. Réalisé par Pierre Granier-Deferre. Avec Charles Aznavour et Susan Hampshire. 1966.
- Un idiot à Paris*. Réalisé par Serge Korber. Avec Jean Lefebvre, Dany Carrel et Bernard Blier. 1967.
- Le drapeau noir flotte sur la marmite* (d'après *Il était un petit navire*). Réalisé par Michel Audiard. Avec Jean Gabin. 1971.
- Le beaujolais nouveau est arrivé*. Réalisé par Jean-Luc Voulfow. Avec Jean Carmet, Michel Galabru et Pierre Mondy. 1978.
- La Soupe aux choux*. Réalisé par Jean Girault. Avec Louis de Funès, Jacques Villeret et Jean Carmet. 1981.

ÉDITIONS **DES** ÉQUATEURS

www.editionsdesequateurs.fr

